EDUCATION AU PATRIMOINE CULTUREL A TRAVERS L'EXPERIENCE DES FOUILLES ARCHEOLOGIQUES,

de Ramdane Lasheb

Préface

Je ne suis archéologue ni de formation ni de profession, pas davantage bénévole sur des chantiers de fouilles, si bien qu'on ne trouvera pas de ma part dans ces lignes un avis de spécialiste ou d'expert en la matière. Je n'en revendique aucunement les qualités et spécificités, et le livre de Ramdane Lasheb rend largement compte des caractéristiques de l'archéologie et de ses terrains de recherche (ses méthodes, ses techniques, son arrière-fond historique, ses problématiques générales).

En revanche, plusieurs aspects de ce travail de thèse de doctorat publié avec bonheur ont éveillé l'intérêt du chercheur en sciences de l'éducation que je fus avant l'âge de la retraite, mais que je demeure au gré des envies et opportunités. Les seuls termes *éducation* et *expérience* figurant dans le titre sont un encouragement à aller y voir de plus près, puisque l'éducation, du moins à mon sens, est étroitement associée à l'expérience de vie, voie majeure d'éducation informelle dans toute existence. C'est ce qu'il m'en semble, et en cela l'expression « éducation tout au long de la vie », utilisée à plusieurs reprises par Ramdane Lasheb, montre à elle seule que son travail s'inscrit dans cette perspective.

Pour faire sentir au lecteur en quoi ce livre est important, nombre de points seraient à mentionner, mais mieux vaut laisser à chacun le plaisir de découvrir au fil des chapitres autant d'informations conceptuelles et pratiques relatives à l'archéologie, qui à n'en pas douter satisferont nombre de curiosités sur le contexte général du travail de fouilles.

A défaut de pouvoir tout mentionner, ce que l'auteur fait de toute façon bien mieux que je ne saurais le faire, je vais me contenter d'évoquer deux éléments m'apparaissant importants, l'un relatif aux autoformation et formation expérientielles, l'autre à l'imaginaire, au rêve et à l'inconscient du fouilleur.

Dans ce livre, les apprentissages expérientiels sont à juste titre largement pris en compte, à la fois quand il s'agit de les conceptualiser, et, plus concrètement, de les décrire en tant qu'apprentissages par contact direct sur les chantiers de fouilles, sans médiation d'un formateur. Confronté sans intermédiaire à l'acte d'excaver, de désenfouir, existentiellement le nouveau fouilleur s'approprie sa capacité d'(auto)formation. Mais, malgré le préfixe « auto », il n'est pas seul pour autant. Solitaire peut-être dans son geste même, il n'en est pas moins solidaire des autres acteurs du chantier, son autonomie apprenante s'imprègne d'hétéronomie.

Dans ce sillage, sous l'angle de l'archéologie et de son apprentissage, est revisitée la règle des trois maîtres. Rappelons simplement l'ancienne théorisation de Rousseau des trois maîtres en éducation — moi-même, les autres, les choses —, que les recherches sur l'autoformation ont approfondie en une triangulation auto-hétéro-éco, qui depuis plusieurs décennies remporte une large adhésion.

Le fouilleur bénévole, dans son apprentissage expérientiel, est bien pris dans un rapport dialectique entre lui-même, son environnement directement humain, et les objets concrets que la fouille le conduit à manipuler. C'est dans ces interactions (avec la matière même de la fouille) et interrelations (avec les personnels du chantier) que se produit son autoformation, tissée de savoirs, savoir-faire et savoir-être particuliers et pluriels : outre naturellement les techniques de fouille, il y a

l'histoire, l'anthropologie, l'anatomie, les langues, les valeurs, la solidarité, le partage, la tolérance, le respect de l'autre et du différent...
Et, à la triade auto-hétéro-éco placée dans un contexte archéologique, sont ajoutés le profane et le sacré. Une question importante est alors : comment les fouilleurs bénévoles s'éduquent-ils au patrimoine culturel, lorsqu'ils sont confrontés, dans leur expérience, au sacré (souvent la sépulture) et au profane (par exemple l'habitat)?
Le sacré est souvent perçu comme le contraire du profane, celui-ci relevant du rationnel dans les représentations scientifiques classiques, à l'inverse d'un sacré vu comme irrationnel, de l'ordre du numineux selon le terme de Rudolf Otto, le sacré devenant un moment émotionnel inhabituel et différent de la vie ordinaire.
Sur ce versant du sacré, on ne peut éviter la dimension de la spiritualité. Même si déjà abordée dans les recherches sur l'autoformation (par exemple les travaux de Gaston Pineau, Pascal Galvani ou encore René barbier avec ce qu'il nomme le sacral), cette dimension est ici particulièrement mise en relief, elle semble directement prise, quelquefois, dans cette strate que le fouilleur finit de dégager précautionneusement à l'aide d'un fin pinceau. Elle émerge lentement de ces corps, de ces ossements, couchés et installés de cette façon plutôt que d'une autre depuis des siècles, au cours de rites funéraires passés que la recherche tentera de reconstituer grâce à d'infimes détails, restituant l'univers culturel et spirituel qui avait pu englober cette existence enfouie.
Ce qui peut s'accompagner de l'émotion du fouilleur impliqué, peut-être davantage encore pour le fouilleur débutant, se co-éduquant et s'autoformant par cette expérience convoquant l'existentiel, le sacré et même un supposé au-delà, tandis que le professionnel aguerri pourra disposer d'un regard moins chargé émotionnellement, plus versé dans du profane plus directement rationnel. L'émotion du fouilleur jaillit de la confrontation à cette « remise au jour » d'un spirituel civilisationnel peut-être oublié dans la configuration historique qui fut la sienne, mais finalement toujours en partie présent, puisque l'homme contemporain enterre toujours ses défunts, continue de s'en occuper d'une façon ou d'une autre (y compris par l'incinération, autre façon de procéder ne laissant certes pas les mêmes traces voire pas de traces du tout, mais elle-même accompagnée de rituels funéraires).
Si la spiritualité avait déjà été approchée par la recherche sur l'autoformation existentielle, dans sa proposition d'un modèle cherchant à enrichir et complexifier la triangulation autoformative, Ramdane Lasheb ajoute et précise ce sacré qui donne à mieux percevoir le fait autoformatif dans ses composantes spirituelles cachées, souterraines mais sans doute bien présentes, ce que rapportent des interviewés de l'enquête de terrain.
A la suite de cet apport à l'autoformation, j'en viens au deuxième point que je souhaitais aborder. Lorsqu'il s'agit de sépultures, le fouilleur, qu'il soit en formation ou archéologue confirmé, est le dérangeur de ce qui est enfoui, non connu des individus d'aujourd'hui. Il est le perturbateur de l'oubli, le « désensevelisseur » de passé, son activité pouvant parfois apparaître sacrilège (qui signifie profanation du sacré, justement), lui faisant à l'occasion courir le risque de situations conflictuelles, liées à la sacralité, comme en témoigne l'épisode rapporté par un interviewé, lorsque sa fouille est perturbée par un groupe lui reprochant sa désacralisation de la tombe qu'il est en train de dégager. Ce qu'une autre bénévole interviewée traduit en déclarant éprouver un sentiment de culpabilité à « déranger les morts », étant donné qu'à côté de la scientificité existe un registre moral difficile à assumer lors d'excavations de sépultures, et elle constate que ce sont là « des choses qui nous accompagnent tout le temps ».

Ce qui peut engendrer des réactions de culpabilité, mais aussi imaginaires, que le versant profane du geste de l'archéologue ne saura peut-être pas toujours réfréner. Car il s'agit bien de remettre au jour ce qui ne l'était plus (outils, monnaies, ossements, armes, poteries, peintures, sculptures, bâtiments...), que le flux des siècles avait recouvert — avec cet élément central en l'occurrence de la temporalité, celle de ce qui est rendu au jour, mais aussi celle, contemporaine, du fouilleur. Cette expérience peut-elle être tout à fait domestiquée, se dégager complètement de ses éléments moraux et imaginaires et, à nouveau, spirituels, au sens d'un travail de l'esprit s'effectuant pour partie à l'insu de l'activité consciente du fouilleur ?
Le versant profane de la proposition de Ramdane Lasheb est le pendant du sacral, et sans doute le nouveau fouilleur bénévole en apprentissage a-t-il affaire simultanément à l'un et l'autre. L'expérience du geste de fouiller le passé, très concrètement, en bougeant des fragments de sédiments de toutes sortes, d'objets inattendus, ne doit pas manquer de bouger aussi ce qu'imagine, rêve, fantasme ce bénévole, en même temps qu'il acquiert la précision du geste technique. Avec en plus ce sentiment qu'il peut ressentir, de rendre vie, d'une certaine façon, à ce qui avait existé avant de disparaitre des yeux des hommes.
« Ce qui est étrange, c'est que quelqu'un doive mourir pour se retrouver en vie ! Mais en archéologie, il faut nécessairement que les choses se passent ainsi ». Ce bref extrait de la *Gradiva, fantaisie pompéienne*, longue nouvelle de l'écrivain allemand Wilhelm Jensen écrite en 1903, peut éclairer ce que j'essaie de dire (Freud — qui dans un de ses tout derniers écrits, selon les mots de J-B Pontalis, verra dans la psychanalyse le frère jumeau de l'archéologie — analysera ce récit dans *Les délires et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen,* en 1907).
Dans cette fiction, la science de l'Antiquité (« profane » dirait Ramdane Lasheb) apparait de plus en plus au jeune archéologue Norbert Hanold comme desséchée, ennuyeuse, ce qu'elle énonce ne lui semble plus que grandiloquence superflue. Ce qu'elle lui enseigne est une vision d'archéologue dépourvue de vie, d'âme, de cœur, d'affectivité (de sens, risquerait-on à dire à sa place?) Et, à la suite de péripéties qu'il est inutile de rapporter, c'est dans les fouilles de Pompéi ensevelie mais progressivement dégagée, que notre jeune archéologue, à l'inverse d'une posture scientifique profane et dans une sorte de rêve/délire, croira retrouver bien vivante une jeune femme vue sur un bas-relief, jeune femme qu'il surnomme Gravida, peut-être morte il y a deux mille ans lors de l'éruption du Vésuve, mais qui avait pu passer là, dans une rue redonnée au soleil par le chantier de fouilles, sur ce même dallage sur lequel il lui semble maintenant marcher derrière elle.
Cette fantaisie littéraire archéologique, ainsi que son commentaire sous l'angle de la psyché par le père de la psychanalyse, peut-elle éclairer un peu l'« âme» du fouilleur dans son processus d'autoformation ? Pas plus que de la dimension existentielle et spirituelle, la formation à la fouille n'est, sans doute, vierge d'inconscient, aussi de mythe, de poésie, qui peuvent y jouer un rôle considérable. Une oscillation peut-elle se remarquer chez le fouilleur (et pas seulement dans une fiction poétique), entre le scientifique et le métaphysique, le rationnel et l'appel à ce qui serait un sens intemporel traversant la communauté humaine, celle d'hier ou d'avant-hier jusqu'à celle d'aujourd'hui ? Le sens de l'appartenance à un peu d'universel trouant les siècles. La Gradiva rêvée vivante par l'archéologue à deux mille ans de distance serait-elle un peu la métaphore des émotions existentielles et spirituelles vécue par tout fouilleur ? Dans le meilleur des cas il serait possible que sa formation expérientielle apprivoise ces émotions sans les annihiler, donnant chair et sens profond au geste technique, lui-même indispensable à la fouille.

Ce sacré souligné par Ramdane Lasheb s'inscrit dans le discours des archéologues cités dans le livre (du moins lui donné-je subjectivement une place importante, fort heureusement d'autres facettes sont étudiées, que le lecteur soit rassuré). Il y aurait chez le fouilleur cette capacité symbolique et imaginaire d'en quelque sorte redonner vie à quelque chose de défunt depuis parfois des milliers d'années, sorte de pouvoir assez extraordinaire qui, précisément, laisse rêveur, selon l'expression consacrée.
Voilà les rapprochements que ce livre m'a donné à rêver à mon tour, et ce n'est pas la moindre de ses qualités. Qu'on pardonne ma dérive de pensée au gré des pages lues, que je me suis autorisé à transcrire dans ces quelques paragraphes.
Je dois maintenant laisser le lecteur entrer dans le vif du sujet, et j'espère qu'il sera comme moi séduit par l'originalité et la rigueur du propos. Que l'auteur en soit remercié, et qu'il le soit du même coup de m'avoir permis l'écriture de cette préface, qui m'aura donné beaucoup de plaisir, et qui, je le souhaite, lui rend justice sans le trahir.

Christian Verrier, 2023